

Hincks (1700-1800), en 1846¹, et M. de Saulcy (1700-1800), en 1850². Un professeur de Londres, Edwin, Norris (1700-1800), ayant reçu de Sir Henri Rawlinson communication de la copie des inscriptions de Béhistoun, faite sur place par ce savant, en donna en 1852 à la Société asiatique de Londres une transcription avec une traduction et un commentaire³. Le traducteur donna à cette langue le nom de scythique; M. Oppert l'a appelée depuis médique⁴; M. Sayce, élamite; le P. A. J. Delattre, dialecte d'Ansan⁵; il serait plus naturel de l'appeler susienne, puisque c'est la langue qu'on parlait dans la Susiane. Quoi qu'il en soit d'ailleurs du nom, elle appartient à la famille des langues agglutinantes et l'écriture dans laquelle elle est écrite est syllabique⁶. Du reste les problèmes qui se rattachent à cette écriture ne sont pas encore tous résolus, il s'en faut, et il serait à désirer qu'elle fût moins négligée qu'elle ne l'a été jusqu'ici par les orientalistes.

du Nord, t. II, 1840-1844, p. 271-439. Voir aussi Chr. Lassen und N. L. Westergaard, *Ueber die Keilinschriften der ersten und zweiten Gattung*, dans la *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. IV, et séparément, in-8°, Bonn, 1845.

¹ Hincks, *On the first and second kinds of Persepolitan writing*, dans les *Transactions of the Royal Irish Academy*, t. XXI, part. I, Dublin, 1846. Voir p. 161, note.

² L. de Saulcy, *Recherches analytiques sur les inscriptions du système médique*, in-8°, Paris, 1850. Voir p. 159, note 1.

³ E. Norris, *Memoir on the Scythic version of the Behistun inscription*, lu le 13 juillet 1852 et publié en 1855 dans le t. XV, du *Journal of the Royal Asiatic Society*, p. 1-213, 431-433. M. Oppert a donné une traduction nouvelle du texte médique dans les *Records of the past*, t. VII, p. 87-110.

⁴ J. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, in-8°, Paris, 1879, p. 9 et suiv.

⁵ Voir plus haut, note 2, p. 132, l'opinion du P. Delattre.

⁶ M. Oppert, dans *Le peuple et la langue des Mèdes*, donne l'alphabet, la grammaire, les textes et le dictionnaire des inscriptions de la seconde espèce.

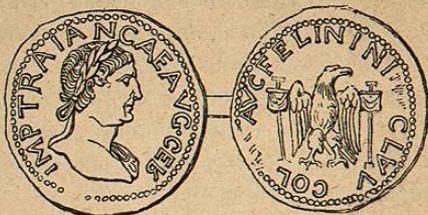
§ III. — Déchiffrement de l'écriture assyrienne.

La troisième espèce d'écriture cunéiforme était de beaucoup, sans qu'on pût le soupçonner d'abord, la plus importante, et elle a relégué un peu dans l'ombre les deux autres, depuis qu'on est parvenu à en pénétrer le secret. On ne tarda pas à supposer que la troisième colonne contenait l'inscription en langue babylonienne, et l'événement a confirmé l'hypothèse. Quel intérêt, par conséquent, à découvrir la clef de ces caractères! Outre l'importance de tout ce qui se rattache à la grande cité de Babylone, on possédait déjà en Europe un certain nombre d'inscriptions en caractères semblables, trouvées sur les bords de l'Euphrate, et qui attendaient des traducteurs.

La lecture des deux premières espèces d'écritures mit sur la voie pour lire la troisième. M. Oppert constata tout d'abord que l'écriture babylonienne était syllabique, comme l'écriture médique, et que les noms d'hommes s'y reconnaissaient de même par le clou vertical, qui les précède. Cependant l'innombrable multitude de signes déconcerta tout d'abord les tentatives de déchiffrement. On en était là, quand les découvertes les plus extraordinaires et les plus inattendues se firent à Ninive, sur les lieux mêmes où avait été écrite et parlée la langue dont l'écriture se montrait si rebelle aux efforts de tous les savants. Il nous faut maintenant raconter l'histoire de ces découvertes, qui ont pour les études bibliques une si grande importance.

En l'an 607 ou 606 avant Jésus-Christ environ disparaissait de la scène du monde une des villes qui y avait occupé la plus grande place et dont le nom nous est familier depuis notre enfance : la ville de Sennachérib, la ville où avait prêché Jonas, d'où était parti Holopherne et où Tobie

avait été captif, Ninive. On aurait dit qu'elle avait été comme engloutie au fond d'un abîme, sans laisser d'elle aucune trace. Xénophon était passé près des lieux où elle avait étalé sa magnificence et il n'en avait pas même entendu prononcer le nom¹; Alexandre le Grand, qui voulait faire de Babylone la capitale de son vaste empire, ne s'était point douté, en conduisant ses troupes dans le voisinage de la grande ville détruite des bords du Tigre qu'il était près de cette reine superbe devant laquelle avait plus d'une fois



5. — Monnaie impériale de Ninive.

tremblé l'orgueilleuse cité de l'Euphrate; Rome y avait établi une colonie militaire², mais aucun Romain ne soupçonna quels grands souvenirs de guerre s'attachaient au sol foulé

¹ Xénophon, *Anab.*, III, 4, édit. Didot, p. 236. Hérodote ne connaissait guère que le nom de Ninive, sa situation sur le Tigre et sa ruine par les Mèdes, I, 103, 106, 193; II, 150. Les autres écrivains anciens n'étaient pas mieux renseignés. Ctésias, dans Diodore, II, 3, 7, place la capitale de l'Assyrie sur l'Euphrate! — F. Hœfer a réuni tous les passages des auteurs classiques sur Ninive dans son *Premier Mémoire sur les ruines de Ninive, adressé le 2 février 1850 à l'Académie des Inscriptions*, in-8°, Paris 1850, p. 4-28.

² Il existe des monnaies romaines impériales en bronze qui portent le nom de Ninive. Nous en reproduisons ici une, figure 5. Tête laurée de l'empereur Trajan. IMP. TRAIAN. CAES. AVG. GER. — Revers : COL. IMP. TRAIAN. CAES. AVG. GER. — Revers : COL. IMP. TRAIAN. CAES. AVG. GER. FELI. NINI[va] CLAV[diopolis]. Aigle de face, les ailes éployées, entre deux enseignes militaires. — Voir L. Mionnet, *Description des médailles antiques, Supplément*, t. VIII (1837), p. 420; A. Postolacca, *Synopsis numorum veterum qui in Museo numismatico Athenarum publico adservantur*, in-4°, Athènes, 1878, p. 72.

par ses vieux soldats. « Ninive a péri, disait Lucien; il n'en reste aucune trace et l'on ne saurait dire où elle s'est élevée jadis¹. »

*Cernimus exemplis oppida posse mori*².

Cependant la ville où avaient régné Sennachérib, Assaraddon, Assurbanipal devait être retrouvée après 2400 ans. Il y a quelques années à peine, non seulement sa place nous était inconnue, mais nous ignorions presque tout d'elle³. « Nos connaissances sur l'Assyrie étaient enveloppées des plus épais nuages... En dehors des données de la Bible, seules contemporaines des différents empires d'Assyrie, nous ne trouvons dans les historiens anciens que des informations rares et incohérentes ou un silence inexplicable... Les événements [qu'ils rapportent] sont mal classés, dans une chronologie dépourvue de toute critique, et pouvant à peine offrir quelques dates et quelques noms de rois. Nos informations sur les mœurs, les arts, les sciences, les œuvres et le type même des Assyriens [n'étaient] pas moins incertaines. On nous avait parlé des enceintes prodigieuses qui enveloppaient leurs capitales; des innombrables tours dont elles étaient flanquées; des palais somptueux qu'elles renfermaient; des sculptures, des peintures répandues sur les murailles; mais quoi de plus indécis que nos idées sur ces colossales constructions!... Comment étaient bâties les enceintes et comment étaient disposées les tours? Quel ca-

¹ Lucien, *Charron*, XXIII, édit. Didot, p. 138.

² Rutilius Namatianus, *De reditu suo e Roma in Galliam Narbonensem*, II, 414, édit. Teubner, dans les *Poetae latini minores*, t. V, 1883, p. 19.

Muojono le città, muojono i regni,

dit Le Tasse, *Gerusalemme liberata*, xv, stanza xx, in-18, Paris, 1828, p. 454. Voir aussi Dante, *Paradiso*, xvi, 78-80, in-32, Paris, 1844, p. 204-205.

³ F. Hœfer, dans le *Mémoire* que nous avons cité note 1, p. 150, soutient encore en 1850 qu'on ignore où était située Ninive, p. 29-30.

ractère avaient leurs peintures et leurs sculptures; quelles scènes y étaient représentées; quels sujets affectionnaient les artistes ninivites¹? » Quelles étaient leurs idées, leurs croyances, leurs mœurs, leurs habitudes? « Autant de questions insolubles. Nous ignorions également les costumes portés par les Assyriens, les armes dont ils se servaient à la guerre, leur idiome, leur écriture, leur physionomie même, et, s'il nous était permis de nous représenter l'image exacte d'un Égyptien, d'un Romain ou d'un Grec, celle d'un Assyrien ne s'offrirait à nous sous aucune forme saisissable². »

Mais tout ce que l'on ignorait, on allait enfin l'apprendre. La Providence, sans que personne s'en doutât encore, avait conservé presque intacte une partie des palais, des temples, des œuvres d'art ninivites, sous des monceaux de briques d'argile crue. Elle les avait réservés pour les faire apparaître à son heure, comme autant de témoins irrécusables de l'histoire des temps antiques et de la véracité de nos Livres Saints.

En 1829, Niebuhr écrivait : « A Rome, j'ai entendu dire à un prêtre chaldéen, qui vivait près des ruines de Ninive, qu'on y trouverait des colosses enterrés sous d'énormes murs de décombres. Quand il était encore enfant, un accident mit à découvert une de ces statues; mais les Turcs se hâtèrent de la briser. Ninive deviendra la Pompéi de l'Asie antérieure. Ce sera une mine inépuisable pour ceux qui viendront après nous, peut-être même déjà pour nos enfants. Les Champollions ne manqueront pas pour la langue assyrienne. Préparez les voies, vous qui le pouvez, par l'étude du zend, au déchiffrement des inscriptions cunéiformes³. »

¹ Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. 1, p. 3.

² Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. 1, p. 2.

³ *Rheinisches Museum*, 1829, p. 41 (Note mise par Niebuhr à la suite du mémoire d'Ottfried Müller, *Sandon und Sardanapal*). Voir G. Perrot, *Histoire de l'art*, t. 11, p. 418.

Les prévisions de Niebuhr commencèrent à se réaliser quatorze ans après.

Un agent de la compagnie des Indes, l'Anglais Rich, qui était en résidence à Bagdad, avait déjà trouvé, en parcourant le bassin de l'Euphrate et du Tigre, en 1811 et les années suivantes¹, à Hillah, à Koyoundjik et à Mossoul, des débris de poteries et de briques sur lesquels on remarquait des caractères inconnus en forme de clous. Il avait recueilli quelques-uns de ces débris et les avait envoyés au Musée Britannique, à Londres².

Le secrétaire de la Société asiatique de Paris, Jules Mohl³,

¹ Dès 1801, le Cabinet des Antiques à Paris possédait le *Caillou Michaux*, ainsi appelé du nom de celui qui l'avait découvert et rapporté en France. C'est une sorte de borne babylonienne contenant des dessins dans la partie supérieure, et au-dessous une assez large inscription cunéiforme. A. L. Millin le publia dans ses *Monuments antiques, inédits ou nouvellement expliqués (Description d'un monument persépolitain qui appartient au Muséum de la Bibliothèque nationale)*, 2 in-4°, Paris, 1802-1806, t. 1, pl. 8 et 9, p. 58-68; mais ce curieux monument n'attira que beaucoup plus tard l'attention qu'il méritait. Il est reproduit dans notre *Dictionnaire de la Bible*, article *Borne*, fig. 568 et 569, t. 1, col. 1853-1854.

² Voir Cl. J. Rich, *Memoir on the ruins of Babylon*, 2^e édit., in-8°, Londres, 1816, p. 22 et suiv. (Ce mémoire avait paru d'abord à Vienne dans les *Fundgruben des Orients*, dirigées par Hammer-Purgstall, in-f°, t. III, 1813, p. 129-162, 197-200). Voir aussi du même : *Second Memoir on Babylon*, in-8°, Londres, 1818. Ce mémoire se termine par un *Appendix* sur les *Babylonian Antiques* et par trois planches reproduisant le dessin de monuments chaldéens et des inscriptions assyriennes. Le premier mémoire a été réimprimé à la suite de Cl. J. Rich, *Narrative of a Journey to the site of Babylon in 1811*, in-8°, Londres, 1839, et traduit et publié à Paris chez Firmin Didot sous le titre de *Voyage aux ruines de Babylone*, par M. J.-C. Rich (*sic*), enrichi d'observations par M. Raimond, ancien consul de Bassora, in-8°, Paris, 1818. Voir enfin Rich, *Narration of a residence in Koordistan and on the site of ancient Nineveh*, 2 in-8°, Londres, 1836.

³ Jules Mohl, né à Stuttgart le 25 octobre 1800, naturalisé français en 1842, mort à Paris dans la nuit du 3 au 4 janvier 1876. Voir E. Renan, *Rapport*, dans le *Journal asiatique*, juillet 1876, p. 12-27.

dans un voyage qu'il fit au delà de la Manche, examina avec une vive curiosité ces antiquités informes, qui n'occupaient que trois pieds carrés, dans le grand Musée de la capitale de l'Angleterre¹. Elles lui parurent mériter la plus sérieuse attention et, avec l'intuition ou le flair du véritable savant, il devina qu'il y avait des découvertes historiques importantes à faire sur les lieux de leur provenance.

Il était plein de cette idée lorsque, au commencement de 1842, le gouvernement français envoya Émile Botta² comme

¹ Aujourd'hui cinq vastes salles du Musée Britannique suffisent à peine à contenir les trésors d'antiquités rapportés de l'Assyrie et de la Babylonie. « Les visiteurs solennellement reçus par des taureaux à forme colossale, à tête humaine sérieuse et barbue, traversent les salles, dont les murs sont couverts de haut en bas de sculptures d'un fini merveilleux. Elles nous transportent au milieu des sièges, des batailles, des troupes de captifs, des chasses au lion, des palais magnifiques de l'antique Assyrie. Nous rencontrons plus loin des obélisques et des statues de rois auparavant inconnus; des armoires à glaces remplies de briques écrites, de prismes d'argile; des cercueils, des armes, des poids, des vases, des ornements, et, ce qui est incomparablement plus précieux que tous ces monuments, plus de cent larges caisses renfermant ce qui est assurément le bijou le plus précieux de l'assyriologie, la bibliothèque d'Assurbanipal. Rich n'avait certes pas soupçonné que sous ce monceau de briques jaunâtres qu'il voyait de l'autre côté de Mossoul et sur les rives du Tigre, en aval de ce fleuve, il n'y avait pas moins de douze palais des rois d'Assyrie ensevelis. » — Friedrich Delitzsch, *Chaldäische Genesis*, in-8°, Leipzig, 1876, p. 264. Depuis que M. Delitzsch a écrit ces lignes, les richesses du British Museum se sont encore accrues. — Une partie considérable des sculptures que possède le British Museum a été publiée dans les deux séries de *Monuments of Nineveh* de Layard, 2 in-f°, Londres, 1849 et 1853, mais les bas-reliefs d'Assurbanipal, qui sont en grand nombre et importants, n'ont été publiés en entier dans aucune collection. Il en existe seulement des photographies.

² Botta Paul Émile, fils de l'historien italien C. G. G. Botta, né à Turin le 6 décembre 1802, mort à Achères, près de Poissy, le 24 mars 1870. Il était consul de France à Alexandrie, quand on créa pour lui le vice-consulat de Mossoul, dont il prit possession le 22 mai 1842. En 1846, il devint consul général à Jérusalem et en 1857, à Tripoli de Barbarie, où il resta jusqu'en 1868; il se fixa alors à Achères jusqu'à sa mort.

agent consulaire à Mossoul. J. Mohl, avant que le nouvel agent quittât Paris, lui fit part des réflexions que lui avaient inspirées les trouvailles de Rich, l'engagea à faire des fouilles dans les environs de sa future résidence et réussit à lui communiquer son enthousiasme, en lui faisant partager ses espérances. Quelque temps après, Botta découvrait les ruines de Ninive et de Khorsabad.

Il ne creusa pas assez profondément en face de Mossoul, à Koyoundjik, l'ancienne cité royale de Ninive, pour y découvrir les trésors qui devaient enrichir plus tard les Anglais, mais à quelques lieues au nord, ses fouilles furent couronnées du plus heureux succès.

« Les résultats des premiers travaux, a-t-il raconté lui-même¹, furent peu importants... Je ne me décourageai pas cependant²... Mes travaux attirèrent l'attention. Sans se rendre bien compte de leur but, les habitants savaient cependant que je cherchais des pierres portant des inscriptions et que j'achetais toutes celles que l'on m'offrait. C'est ainsi que, dès le mois de décembre 1842, un habitant de Khorsabad avait été conduit à m'apporter deux grandes briques à inscriptions cunéiformes, trouvées auprès de son village, et m'avait promis de m'en procurer autant que je le désirerais. Cet homme était teinturier et construisait ses fourneaux avec les briques que le monticule sur lequel son village est situé lui fournissait³. »

¹ Botta, *Monument de Ninive*, t. v, 1850, p. 4.

² « Ni l'inutilité des premières tentatives, ni les difficultés soulevées par le mauvais vouloir des autorités et par les superstitions locales, dit son successeur et le continuateur de ses fouilles, Victor Place, ne rebutèrent sa persévérance. Il réussit, et toutes les découvertes assyriennes sont dues à sa courageuse initiative. Les fouilles postérieures n'ont été que la continuation des siennes; et, si le déchiffrement des inscriptions cunéiformes tient toutes ses promesses, le nom de M. Botta restera désormais attaché à la résurrection de Ninive et à la recomposition de l'histoire d'Assyrie. » *Ninive et l'Assyrie*, t. 1, p. 7.

³ Sur les fouilles de Botta, voir ses *Lettres* à M. Mohl du 5 avril et du

C'est grâce aux indications de ce teinturier chrétien que, quelques mois plus tard, en 1843, Botta pénétrait dans le palais du père de Sennachérib, le roi Sargon.

Les travaux commencèrent le 20 mars 1843. Au bout de quelques jours, un spectacle merveilleux s'offrait à la vue de l'explorateur. Il pouvait, pour ainsi dire, voir de ses yeux le fondateur du palais; car il était là, représenté dans plusieurs salles, sur de magnifiques bas-reliefs, assis sur son trône ou debout sur son char, triomphant de ses ennemis dans les batailles ou terrassant à la chasse les bêtes féroces, rendant hommage à ses dieux ou recevant lui-même les tributs des peuples vaincus, entouré de ses prêtres et de ses grands officiers.

Les bas-reliefs du palais de Khorsabad, reproduisant, avec beaucoup de naturel et de vie, les scènes les plus diverses, et formant comme une sorte d'encyclopédie historique de l'Assyrie, sculptée sur l'albâtre, avaient en tout 1,996 mètres de longueur, ou, à peu de chose près, deux kilomètres, et 6,000 mètres carrés de superficie.

Les conjectures que Mohl avait faites dans son cabinet s'étaient donc pleinement réalisées et dépassaient même ses espérances. En juin 1845, Botta embarquait sur le

3 mai 1843, dans le *Journal asiatique*, juillet-août 1843, p. 61-72, et septembre-octobre 1843, p. 201-213; son *Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, in-8°, Paris, 1848, et *Monument de Ninive, découvert et décrit* par P.-E. Botta, mesuré et dessiné par E. Flandin, publié aux frais de l'État, 5 in-f°, quatre de planches, un de texte, Paris, 1846-1850 (Botta donna à son œuvre le titre de *Monument de Ninive*, quoique ce soit le monument de Khorsabad, parce qu'il crut à tort que Khorsabad était une partie de Ninive). Voir aussi E. Flandin, *Voyage archéologique à Ninive*. I. *L'architecture assyrienne*. II. *La sculpture assyrienne*, dans la *Revue des deux mondes*, 15 juin et 1^{er} juillet 1845, nouv. sér., t. x, p. 1081-1106; t. xi, p. 88-111; Vivien de Saint-Martin, *Les fouilles de l'Assyrie*, dans la *Revue germanique*, 1^{er} janvier 1862, p. 3-43; 15 février 1862, p. 481-523; 15 avril, p. 457-482.

Tigre à destination de la France les premières grandes sculptures assyriennes que devait voir l'Europe, et il apporta lui-même à Paris, en décembre 1846, une partie du riche butin qu'il avait recueilli: tout le monde peut admirer maintenant ces précieuses antiquités au Musée assyrien du Louvre. Le portrait de l'inventeur est placé à juste titre à l'entrée de ces trésors: il est là comme pour garder toujours ces débris tant de fois séculaires dont la France lui est redevable.

On conçoit sans peine quel enthousiasme et quel élan les découvertes extraordinaires de Botta durent inspirer aux explorateurs et aux linguistes. Outre les œuvres d'art, le consul français avait découvert à Khorsabad de longues inscriptions, en caractères cunéiformes, semblables à ceux des rochers de Béhistoun. Que d'intéressants secrets elles devaient contenir! Malheureusement elles étaient encore pour tous lettre close. Il fallait pourtant déchiffrer cette énigme.

La certitude que ces inscriptions seraient du plus grand prix pour les Saints Livres enflamma les savants d'une ardeur toute nouvelle. Un Autrichien, Isidore Löwenstern¹, supposa que l'écriture assyrienne était la même que l'écriture babylonienne des Achéménides, et il essaya, en 1845, d'analyser les noms propres des inscriptions trilingues de la troisième espèce et de lire ainsi ceux des inscriptions assyriennes. Il n'y réussit point, parce que ces noms avaient été mal copiés, mais il fit faire néanmoins un pas important à la solution du problème, en affirmant que la langue parlée en Chaldée et en Assyrie était une langue sémitique².

¹ Isidore Löwenstern naquit à Vienne, en Autriche, en 1810, de parents juifs. Il mourut à Constantinople en 1858 ou 1859. Voir C. von Wurzbach, *Biographisches Lexicon des Kaiserthums Oesterreich*, t. xx, 1886, p. 447.

² I. Löwenstern, *Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne*,